

PARIS **MATCH** Afrique

culture

FREDDY TSIMBA
LE SCULPTEUR
MONUMENTAL

reportages
**SUR LES
TRACES DE
SAINT-EXUPÉRY**

**AU KENYA,
DES
VILLAGEOIS**
SAUVENT
LEUR FORÊT

rencontre

ANGÉLIQUE KIDJO
« MADAME 100 000 VOLTS »





Pendant le montage
de « Porteuse de vies »,
sa sculpture d'une femme
de plus de 4 mètres,
en douilles.

FREDDY TSIMBA UN ARTISTE DANS LA VILLE

Par **Anaël Pigeat**
 @Anaël_Pigeat
 @anaelpigeat
 Photos **Elodie Grégoire**

A l'occasion du soixante-dixième anniversaire de la signature de la Déclaration universelle des droits de l'homme au palais de Chaillot, une série d'événements culturels s'y déroulera du 30 novembre jusqu'au 21 décembre. Dans « Tous humains », le Théâtre national de Chaillot (TNC) mettra à l'honneur des talents africains comme celui du sculpteur Freddy Tsimba, qui utilise des matériaux de récupération et dont l'œuvre monumentale « Porteuse de vies » sera exposée au TNC à partir du 6 décembre.

À l'âge de 7 ou 8 ans, dans une famille de quinze enfants, il passait des journées à fabriquer des petites voitures en fil de fer qu'il vendait dans le quartier. Il disait qu'il voulait être artiste ou journaliste, mais un léger cheveu sur la langue l'en a dissuadé. Il serait donc artiste ! Mais entrer à l'Académie des beaux-arts de Kinshasa ne relevait pas de l'évidence : « Une de mes sœurs était amoureuse d'un homme qui y travaillait. Il me voyait dessiner et m'a encouragé à me présenter. » Ce n'est que bien plus tard que Freddy Tsimba a découvert la tradition picturale du Congo – qui a fait l'objet de la superbe exposition « Beauté Congo » à la Fondation Cartier à Paris en 2015. Dans le foyer familial, quelques objets d'art traditionnels faisaient partie du paysage familial, en particulier une

statuette en bois que son père, fonctionnaire de l'Etat, transportait partout avec lui. C'était l'image de sa sœur jumelle, disparue alors qu'elle était enfant. « Et puis il y avait la musique, que l'on entendait à toute heure dans la rue. Deux maisons d'édition de disques étaient installées près de chez nous : mon quartier est le cœur du Congo pour la politique autant que pour la musique. » Freddy Tsimba a découvert l'histoire de l'art dans des livres, avec un goût particulier pour des figures un peu à part de la modernité chez qui le corps occupe une place essentielle : « J'ai aimé les formes archaïques et épurées de Henry Moore, le mélange d'humain et d'algèbre des œuvres d'Ossip Zadkine, la peinture si incarnée de Paul Rebeyrolle. Par un ami commun, nous avons même eu rendez-vous dans son atelier, mais l'expiration de mon visa m'a obligé à quitter le territoire plus tôt que prévu, et j'ai appris sa mort une fois de retour au Congo. » Devenu sculpteur, Freddy Tsimba est aussi un conteur généreux de ses

corps avec ces douilles pour leur faire porter un autre message que celui de la guerre, un message de mémoire et de paix. » Après avoir écumé les rues de Kinshasa, il est parti dans la zone désolée de Kisangani où il s'est fait passer pour un marginal. Mais il a été fait prisonnier par des militaires. « J'ai raconté que je ramassais des douilles pour fabriquer des marmites. Alors le commandant m'a demandé de m'exécuter sur-le-champ ! J'ai dû inventer une façon de construire un four avec



« CES CORPS COMPOSÉS DE DOUILLES, C'EST AUSSI UN MESSAGE DE PAIX » FREDDY TSIMBA

histoires et de celles des autres. Pour fabriquer les corps monumentaux qui caractérisent son travail, il se sert des douilles de cartouches usagées qu'il soude entre elles. « La nécessité d'utiliser ce matériau m'est apparue en regardant à la télévision les images d'une femme squelettique, qui courait en portant son enfant sous une pluie de balles ; c'était dans le nord du Congo ravagé par la guerre. J'ai décidé de construire des

la jante d'un camion, en pédalant sur un vélo usagé pour avoir du courant. Ils m'ont gardé pendant trois mois... » Il avait appris ce savoir-faire chez des fondeurs de Kinshasa auprès de qui il avait séjourné après sa formation à l'école des beaux-arts, et qui lui avaient donné le surnom de « Pondeuse » tant il produisait ! De retour en ville, Freddy Tsimba a aussi utilisé des machettes et des cuillers ramassées par les « shegué »,

les enfants des rues : « Ces cuillers sont fabriquées en Chine et, avec le temps, deviennent de plus en plus fines... Elles se réfèrent pour moi aux cuillers traditionnelles des peuples Yoruba ou Luba, mais aussi simplement à l'idée de la vie... » Au début, Freddy Tsimba dessinait beaucoup. A présent, il a en tête l'allure de ses sculptures : il commence par le bas et monte les volumes comme un potier sur son tour. Dans ses sculptures, il y a beaucoup de femmes, en référence d'abord à sa

le fonds de dotation du Manège de Chaillot a commandé une grande sculpture à Freddy Tsimba. « Porteuse de vies » va être installée dans le grand hall du théâtre construit en 1937. Une femme debout sur la porte d'une prison tient un livre fait de clefs soudées, image d'éducation et de partage. Comme le raconte Jean-Michel Champault, ancien attaché culturel et directeur de l'Institut français du Congo, Freddy Tsimba est une figure dans son quartier de Kinshasa. Il a neuf enfants,

Haute-Saône, à la Fondation Blachère dans le sud de la France. Ses sculptures font partie de collections internationales. Freddy Tsimba aurait pu avoir la tentation de partir en Europe ou aux Etats-Unis, mais il a préféré rester dans le quartier de son enfance, et se tenir à l'écart du marché de l'art. « Tout le monde ne peut pas partir en même temps. Pourquoi partir ? Là où on vit il y a des choses qui nécessitent qu'on s'y implique. Il faut travailler et les portes s'ouvrent. Mais c'est dur, car il n'y a pas de marché de l'art à Kinshasa. L'art et la culture ne sont pas la priorité du gouvernement. » Il y a dans les œuvres de Freddy Tsimba l'idée de cultiver la mémoire, et de prendre le monde en réparation : « Je crois à l'humain qui peut faire des merveilles. Il suffit d'accepter l'autre. » Sa première grande exposition personnelle à Bozar à Bruxelles l'an prochain s'intitulera « La terre est plus joyeuse que le paradis ». ■ Anaël Piguet

ACHAILLOT, LE « MANÈGE » FAIT SON MÉCÉNAT

Le Manège, fonds constitué de huit entreprises, qui accompagne les missions de création et de production de Chaillot, a financé « Porteuse de vies », la sculpture monumentale de Freddy Tsimba. Comme l'explique son directeur, Patrick Jeantet, PDG de SNCF Réseau : « Un certain nombre d'entreprises, parmi lesquelles Orange, Amundi, Groupama ou SNCF Réseau, souhaitent se réunir pour soutenir la danse, domaine qui reçoit assez peu de mécénat en général. » Elles se sont engagées pour trois ans, un mandat qui se termine cette année. Le Manège de Chaillot est le premier fonds de dotation attaché à un théâtre. « En 2018-2019, nous avons décidé de soutenir sept spectacles dans le programme de Didier Deschamps, directeur du théâtre. Le vote a eu lieu entre les représentants des entreprises et deux chorégraphes, Joëlle Bouvier et Marcia Barcellos. » AP.



mère : « Je rends hommage à la femme par rapport à ma propre histoire. Ma mère nous a aidés à réussir en vendant des beignets, en tenant des petits restaurants. Elle était là. La femme est le cœur de tout. » Les blessures et les vides dans ces corps qu'il appelle « Silhouettes effacées » dénoncent les violences faites aux femmes. Cet hiver, pour la célébration du 70^e anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme,

dont certains qu'il a adoptés. Discrètement, il soutient un grand nombre de jeunes gens. Son rêve : créer une école qui permettrait d'accueillir des centaines d'enfants des rues en grande difficulté, depuis les quatre coins du Congo. Aujourd'hui, il a un lieu, mais qui n'est pas encore aménagé. Depuis une vingtaine d'années, il a reçu de nombreux prix internationaux, fait des résidences en Belgique, en

OÙ ET QUAND

Inauguration à midi le 6 décembre, au palais de Chaillot, Paris XVI^e.

OÙ ET QUAND

« Tous Humains », du 30 novembre au 21 décembre. Un mois de créations pour célébrer la Déclaration universelle des droits de l'homme.
www.theatre-chaillot.fr/fr/humains

Le 10 décembre 1948, la troisième session de l'Assemblée générale des Nations unies a lieu dans une ambiance de crise, endeuillée par l'assassinat du comte Folke Bernadotte, médiateur de l'ONU en Palestine. Elle se tient au palais de Chaillot, où la Déclaration universelle des droits de l'homme est adoptée par un vote quasi unanime. C'était il y a soixante-dix ans.

Lorsque Didier Deschamps est nommé directeur du Théâtre national de Chaillot, en juillet 2011, il sait qu'agir au cœur de ce bâtiment historique sous-entend de s'inscrire dans un héritage humaniste et engagé. « Aujourd'hui encore, il est urgent de défendre cette déclaration universelle, affirme l'ancien directeur du Ballet de Lorraine, installé dans son bureau, qui surplombe le parvis des Libertés-et-des-Droits-de-l'Homme. Tout laisse à penser que

TOUS HUMAINS À CHAILLOT

Par Karyn Bauer

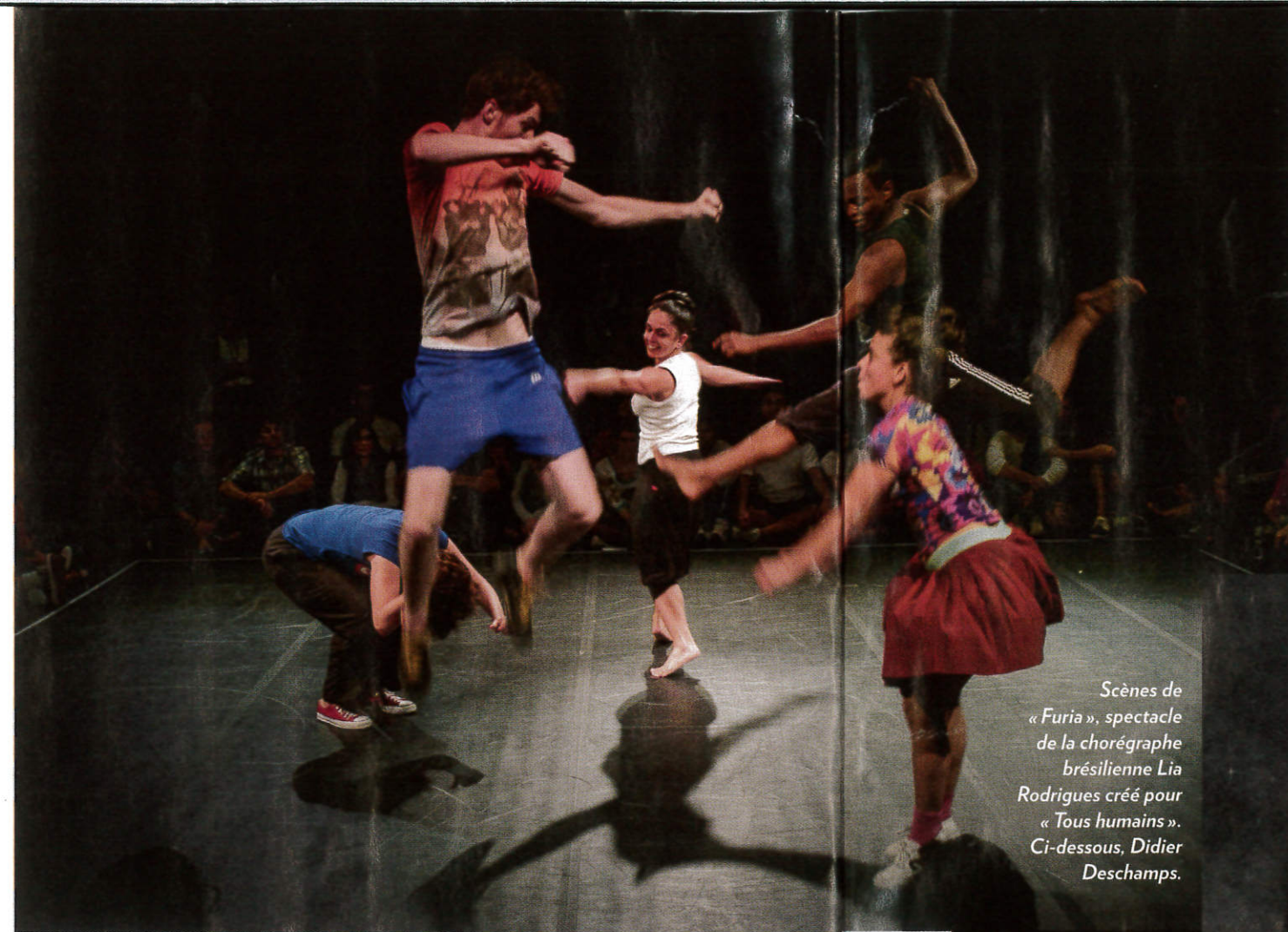
Avec « Tous humains », le Théâtre national de Chaillot fête le soixante-dixième anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme. Rencontre avec son directeur, Didier Deschamps.

nous vivons un moment critique. Dans cette maison d'artistes, la création a une dimension politique. Ce sont des œuvres qui parlent.»

Pour célébrer l'anniversaire de la signature de la Déclaration des droits de l'homme, l'institution lance « Tous humains ». Un mois d'événements culturels autour de la danse mettant à l'honneur les talents africains. « C'est un continent prolixe, riche, avec une énergie et une créativité magnifique, qui, depuis toujours, est une source d'inspiration pour les artistes occidentaux, des

cubistes jusqu'à aujourd'hui, mais qui sont très peu exposés, surtout dans les maisons comme celle-ci.»

Enfant, le jeune Deschamps, qui a grandi dans un quartier populaire du sud de Lyon, a eu la chance de travailler avec de grands chorégraphes d'expression primitive et africaine. La tour HLM dans laquelle il a passé sa jeunesse était un véritable croisement des cultures. « À chaque étage, il y avait une origine différente, avec des fêtes et de la musique. » Une énergie qu'il retrouve quelques années plus tard lors



Scènes de « Furia », spectacle de la chorégraphe brésilienne Lia Rodrigues créé pour « Tous humains ».
 Ci-dessous, Didier Deschamps.



de grandes rencontres en Ouganda, en Angola, mais surtout au Sénégal où il étudie auprès de Germaine Acogny à l'Ecole des Sables. La pulsation de ces pays le frappe. Le besoin vital d'expression à travers la danse aussi. « Toute chose peut avoir une portée politique, la danse autant que le reste. » Ainsi, en arrivant à Chaillot, Deschamps ne pourra s'exonérer de l'histoire du lieu, « le socle de nos démocraties ».

Le parvis de Chaillot est d'ailleurs devenu l'un des lieux symboliques de la capitale, où les citoyens viennent

« RÉSISTE! » : LES DROITS DE L'HOMME EN VIDÉO

Fondé en 2015 par une ancienne de la maison de production Capa, Claire Leproust Maroko, et la journaliste Hanane Guendil, les Haut-Parleurs, premier média de jeunes reporters francophones, compte aujourd'hui plus d'une centaine de journalistes. Un journalisme créatif réalisé par des jeunes, pour les jeunes. « Résiste! », ce sont dix films conçus en collaboration avec le Théâtre de Chaillot pour « Tous humains » et qui dénoncent chacun la violation d'un droit de l'homme dans un pays. Au Cameroun, Ecclésiaste, danseur de voguing, tourne en dérision son coming out lorsqu'il annonce qu'il n'est pas homophobe. En Mauritanie, Houleye et une plasticienne dénoncent le travail des enfants, tandis que, au Mali, Mamadou travaille auprès d'une slameuse pour mettre en évidence les atrocités subies par les albinos. Au Maroc, c'est Maha qui prend la parole et présente les caravanes solidaires créées par les étudiants en médecine pour soigner les populations isolées. « Nous ne faisons pas que dénoncer, précise Hanane Guendil, on montre qu'il y a des solutions. »

Films accessibles sur les sites des Haut-Parleurs et du Théâtre national de Chaillot.



LA GOUTTE D'OR SURSCÈNE!

« Paysage d'ensemble », fresque à la Bruegel qui va investir la scène sous le parvis de Chaillot, est avant tout une aventure humaine extraordinaire. Sa représentation, en décembre, couronne trois ans de travail sur le terrain, dans le très cosmopolite quartier de la Goutte d'Or, à Paris. Mené d'une main de maître par un trio d'artistes issus d'univers complémentaires, chacun ayant une attache, de près ou de loin, avec l'Afrique : Annabelle Bonnery, de la compagnie grenobloise Lanabel, a infusé ses expériences multiples au Burkina Faso dans cette chorégraphie ; le majestueux contre-ténor autodidacte congolais Serge Kakudji qui émerveille non seulement par sa voix, mais aussi par son charisme inimitable, et François Deneulin pour son regard sur la scénographie et son flair pour trouver des talents autour de lui, notamment le jeune vidéaste malien Boubacar Coulibaly rencontré dans un café du coin et qui signera les vidéos au cœur du spectacle. Pendant trois ans et depuis leur appartement partagé au pied de la station de métro Barbès-Rochechouart, ils sont allés à la rencontre la population du quartier. Plus d'une quarantaine d'associations du quartier ont été sollicitées pour développer un réseau d'ateliers locaux intergénérationnels traitant d'arts plastiques, de danse contemporaine, de chant, voire de couture, qui a attiré en nombre des migrants syriens. Cette belle fresque rend hommage non seulement au processus de réflexion et de partage, en tissant des liens humains entre les habitants du quartier, au gré des rencontres, mais aussi à cette grande scène parisienne dans son ensemble.

« Paysage d'ensemble », Théâtre national de Chaillot, les 1^{er} et 2 décembre.

protester contre les injustices. « Ici, on est dans cette clameur incessante. Comment ne pas y être attentif ? On ne peut qu'avoir la volonté très grande de participer à ce débat citoyen fort qui est celui des droits humains. La circulation, la liberté, la fraternité, l'accueil de l'étranger, l'autre, l'échange. » En partenariat avec la SNCF, une exposition signée par le célèbre typographe Philippe Apeloig mettra en lettres et en caractères les trente articles de la Déclaration universelle des droits de l'homme dans une centaine de gares françaises. Des cycles de rencontres se tiendront avec la complicité du musée de l'Homme, et une journée de projections, organisée avec la chaîne Arte, le 8 décembre, portera le regard sur l'inhumanité (le manque d'humanité) et les enjeux de demain. ■

Un jeune danseur lors d'une répétition de « Paysage d'ensemble ».



MATTHIAS ET GERVANNE LERIDON COLLECTIONNEURS ENGAGÉS

Interview Anaël Pigéat
@Anaël_Pigéat @anaelpigéat

Depuis une vingtaine d'années, le couple vit ensemble sa passion pour l'Afrique en achetant des œuvres d'artistes du continent et en travaillant avec leur ONG, African Artists for Development (AAD).

Paris Match. Vous avez l'un et l'autre été marqués très tôt par l'Afrique. Gervanne Leridon, vous y avez vécu enfant. Est-ce ce souvenir qui a perduré?

Gervanne Leridon. C'est surtout l'exposition "Magiciens de la terre", en 1989 au Centre Pompidou et à la Villette, qui a concrétisé ce choc de l'enfance. Par ma famille, je baignais dans l'art conceptuel des années 1970 et 1980. La découverte de l'art extra-occidental a été libératrice. Ensuite, je suis devenue commissaire-priseur et c'est dans la vie active que je me suis spécialisée.

Et vous, Matthias Leridon, vous avez souvent parlé d'un voyage à Lomé qui vous a fait découvrir l'Afrique.

Matthias Leridon. C'était un

voyage en classe de quatrième. Un élève du collège Stanislas faisait partie d'une association qui aidait au développement dans le nord du Togo. Nous sommes partis ensemble pendant les vacances de Noël et, quand la porte de l'avion s'est ouverte, j'ai eu l'impression de rentrer chez moi. À partir de là, je n'ai plus cessé d'aller en Afrique. Ensuite, ce sont les enseignes de boutiques de Chéri Samba qui m'ont fait découvrir l'art contemporain africain.

Aujourd'hui, vous vivez même une partie de l'année au Cap.

M.L. Oui. En Afrique du Sud, l'art contemporain est très dynamique. C'est un vivier d'artistes, de galeries, et puis il y a un nouveau musée, le Zeitz Mocaa. Avec le Congo, ce sont nos deux pays d'adoption. Ils sont très éloignés à

beaucoup d'égards, mais ont en commun une formidable vitalité artistique. Ces deux pays se retrouvent dans votre collection?

G.L. Oui, bien sûr. Mais d'autres sont aussi représentés et puis, en Afrique du Sud, beaucoup d'artistes viennent du Zimbabwe.

Votre premier achat était une œuvre de Chéri Samba, "L'espoir fait vivre". Vous l'avez choisie ensemble?

M.L. Ensemble, dans une voiture sur le périphérique! C'était une vente aux enchères à laquelle nous participions au téléphone. Ce tableau est vraiment emblématique de l'œuvre de Samba. Il en a fait trois sur le même sujet. Samba a vécu des drames, notamment la perte d'un enfant; ce tableau est un cri d'espoir.

Dans leur
appartement
parisien.

Comment collectionnez-vous?

G.L. Nos premiers relais sont les artistes, qui nous en présentent d'autres. Certains n'ont pas de galerie, alors on achète directement dans leur atelier. Lorsqu'ils sont représentés par une galerie, nous nous adressons à elle. Et puis nous achetons aussi dans des maisons de vente, souvent sud-africaines. C'est une chaîne humaine continue.

M.L. À la différence de certains collectionneurs, nous cherchons à établir des relations professionnelles mais aussi amicales avec les artistes. La veille de l'inauguration du Zeitz Mocaa, nous avons fait une soirée, à laquelle assistaient plus de 190 artistes africains.

Le résultat est abstrait – chez Moshekwa Langa, Zanele Muholi, Jems Koko Bi par exemple –, il y a toujours une histoire derrière. L'art contemporain en Afrique est souvent très lié à l'actualité. Vous avez aussi créé un fonds de dotation, African Artists for Development. De quoi s'agit-il?

M.L. Nous avons voulu créer une organisation qui soutienne des projets de développement avec un très fort effet de levier. Nous est venue l'idée qu'intégrer la création artistique dans un projet de développement en change la nature. Dans les camps de réfugiés, nous avons rencontré des chorégraphes; ils nous ont raconté qu'ils

«ARRÊTONS DE DIRE QU'IL FAUT AIDER LES AFRICAINS. NOUS DEVONS INVESTIR SUR LE CONTINENT»

fait appel à un créateur de bande dessinée, Séraphin Kajibwami, à qui nous avons demandé de faire un thriller, dans lequel il devait intégrer un personnage atteint du sida. "Les diamants de Kamituga" a été tiré et diffusé gratuitement en deux tomes, à 250 000 et 350 000 exemplaires. À partir d'un objet artistique, il y a tout un réseau qui se met en place.

Tous les artistes sont-ils intéressés par ce type de projet?

G.L. Non, bien sûr. Ce n'était pas non plus le cas pour "Lumières d'Afrique", que nous avons organisée au palais de Chaillot en 2015 lors de la Cop21, pour sensibiliser le grand public à la question de l'énergie sur le continent africain. Certains artistes ont d'abord refusé de faire partie de l'aventure, considérant que les 5 000 euros de dédommagement pour les frais de production étaient trop peu. Mais quelques-uns ont ensuite changé d'avis en voyant l'ampleur du projet. Il y avait un artiste de chaque pays d'Afrique.

Une fois ces moments de travail passés, vous essayez de faire connaître ces artistes?

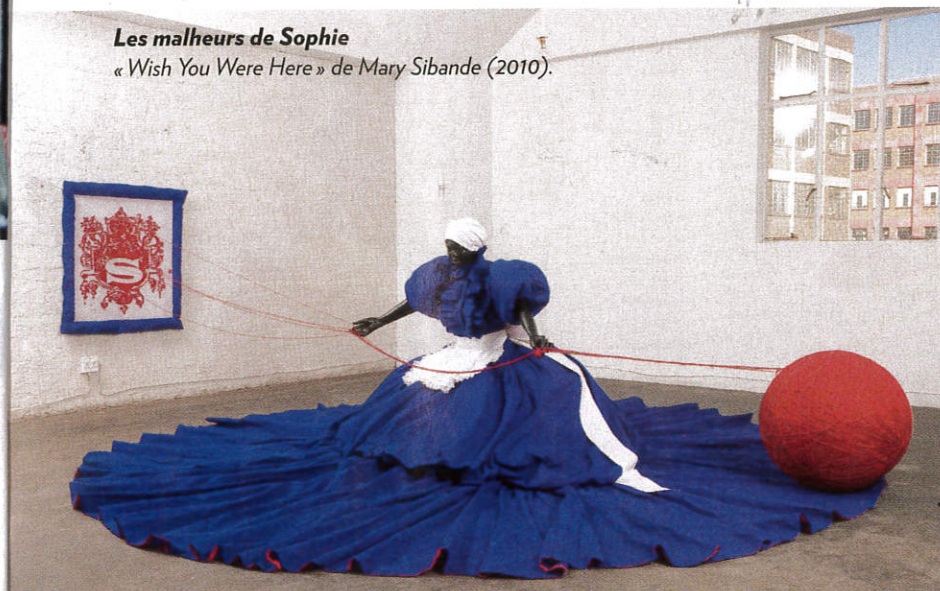
M.L. AAD n'est pas agent, mais tous les artistes qui ont travaillé avec nous ont eu par la suite une véritable visibilité internationale. Ils ont apporté leur puissance de création au projet, et celui-ci a apporté sa puissance de rayonnement au travail de l'artiste. Arrêtons de dire qu'il faut aider les Africains. Nous devons investir sur le continent. C'est une question vitale pour l'avenir de l'Afrique et pour celui de l'Europe.

Chez Tilder, votre société de conseil en communication, il y a des œuvres dans tous les bureaux.

M.L. Quand on vit dans des bureaux avec des œuvres d'art, les gens réfléchissent différemment. De même avec "Centre Pompidou accélérations", fonds de dotation que nous avons créé à plusieurs chefs d'entreprise pour faire venir des artistes dans des sociétés. La création artistique ouvre vraiment l'esprit. ■

Les malheurs de Sophie

«Wish You Were Here» de Mary Sibande (2010).



Nous aimons beaucoup aller les voir dans leurs ateliers.

Passez-vous des commandes?

G.L. Oui. Nous avons récemment passé commande à Rigobert Nimi d'une ville du futur monumentale. C'est la plus grande œuvre qu'il ait jamais faite. Ensuite nous prêtons beaucoup. Et un jour nous aurons un lieu pour les exposer, mais pas dans l'immédiat...

Y a-t-il des thématiques qui se dégagent de votre collection?

G.L. Nous n'avons jamais eu la volonté de créer une collection cohérente. Nos œuvres sont d'abord des coups de cœur. Par exemple, nous n'avons pas de vidéo car ce n'est pas un médium qui nous intéresse.

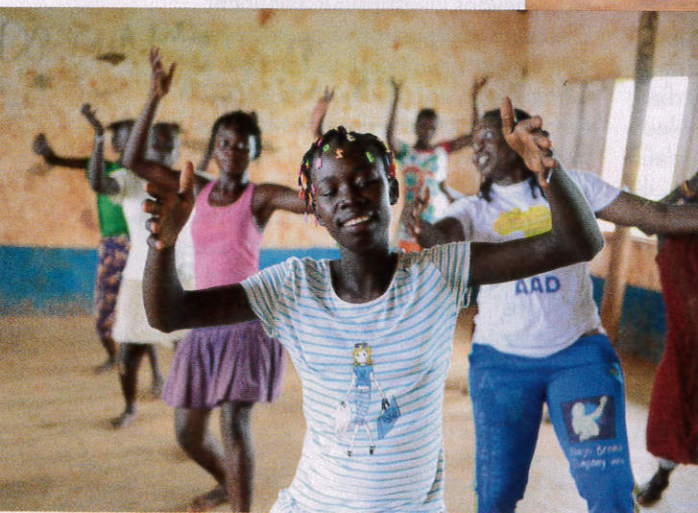
M.L. Nous avons surtout des œuvres figuratives et, même si le

avaient été des enfants-soldats et que, grâce à la danse, ils étaient devenus des artistes. Et certaines de ces chorégraphies créées dans des camps se retrouvent ensuite sur les plus grandes scènes du monde.

G.L. La moitié des réfugiés dans le monde sont en Afrique. À partir de la troisième génération, il n'y a plus d'espoir de retour et on a tout perdu. Nous voulions aussi les aider à perpétuer leur patrimoine culturel, les faire travailler sur les traditions des pays où ils se trouvent et de ceux d'où ils viennent. Cela permet un dialogue particulier entre les religions, entre les hommes et les femmes. Et, cela en étroite collaboration avec les équipes du HCR.

M.L. Nous avons également des activités près du lac Kivu, où nous avons

Depuis 2015, fuyant guerre civile et violences, des centaines de milliers de réfugiés ont afflué de la Centrafrique vers la RDC. Aidé par la fondation African Artists for Development et l'UNHCR, le chorégraphe congolais Fabrice Don de Dieu Bwabulamutima s'installe au camp de Molé pour leur proposer des cours de danse. Avec pour objectif que ceux-ci reprennent confiance en eux grâce à cette discipline artistique. Au départ, les réfugiés sont circonspects. Ils réclamaient avant tout de l'aide alimentaire ! « Un jour, une femme s'est jointe à nous mais son mari l'a battue. Je lui ai expliqué le rôle de la danse, dit Fabrice, il a suivi le cours et ça l'a transformé. » Grâce à elle encore, un jeune chrétien est parvenu à s'intégrer parmi les musulmans. Mieux : cinq réfugiés se révèlent si talentueux que Fabrice décide de les sortir du camp et de mettre en scène un spectacle qui démarre à Brazzaville, « Mouvement positif ». « J'espère, s'enthousiasme-t-il, que ce sera le début d'une nouvelle vie pour eux ! » ■



RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO

LA DANSE THÉRAPEUTIQUE

**FABRICE DON DE DIEU
BWABULAMUTIMA PORTE BIEN
SON NOM. CE CHORÉGRAPHE MET
SON TALENT AU SERVICE DES
RÉFUGIÉS POUR QUI IL MONTE DES
SPECTACLES VIVANTS**

*Au camp de Molé, en RDC,
le formateur congolais en action devant
des Centrafricains en exil. En médaillon,
un de ses ateliers de danse.*

Par Karyn Bauer
Photos Elodie Grégoire

SUIVEZ-NOUS SUR PARISMATCH.COM